

les uns prendre leur place, les autres pousser aux roues, tous, enfin, si bien faire que la lourde machine, longtemps immobile, s'ébranle et monte au pas de course. Je regardais en compassion ces bonnes gens et ne cessais de répéter: « *Povera gente! Povera gente!* »

Impatenté bientôt de ma pitié, apparemment mal placée et intempestive, le gonfalonier s'approche de la portière et me dit :

« Eh! Saint-Père, rassurez-vous; ils sont bien payés pour cela! »

Depuis, ajoutait le bon Pape, j'ai toujours laissé faire sans mot dire, persuadé que mes flatteurs et mes empressés avaient encore reçu d'avance un bon salaire (1).

Dès la première année de son règne, Grégoire XVI promulgua un nouveau Code de procédure judiciaire, puis il réorganisa la secrétairerie d'État dont il forma deux divisions; l'une s'occupant des affaires étrangères, l'autre de l'intérieur. Enfin, il établit une caisse d'amortissement pour l'extinction graduelle de dettes récemment contractées.

Un édit du 5 juillet 1831, dont le texte ne forme pas moins de 200 pages, règle avec une sagesse admirable l'administration des communes, des provinces ou délégations au nombre de 17 et répondant à nos préfetures. Rome et la Comarque restaient soumises à un régime particulier.

Les Romains, dit Créteau-Joly, étaient beaucoup plus libres que la plupart des autres peuples. La seule preuve, c'est qu'ils avaient beaucoup moins d'édits, de lois, d'ordonnances et de chartes, et moitié moins de fonctionnaires publics, occupés, sous tous les régimes et dans tous les temps, à faire appliquer ces lois et décrets au détriment de la liberté individuelle. Aujourd'hui qu'on réglemente tout, il leur reste encore la liberté vraie, parce qu'il leur reste le Pape; mais ils ont une jurisprudence; on trouve même des étrangers qui, à leur temps perdu, s'occupent à leur confectionner un code. Les Romains sont donc menacés, malgré le Pape, d'avoir de nombreux droits civiques, ce qui diminuera d'autant le précieux privilège de l'indépendance personnelle.

La révolution prenait à tâche d'agiter ce pays. Pour le préserver des atteintes de l'ennemi social et mettre à couvert la responsabilité du gouver-

(1) M. MAYNARD, *Vie de Créteau-Joly*, p. 31.

nement, il a fallu tenir tête aux insurrections. Une armée permanente fut établie, et cette armée, dont le Saint-Siège n'aurait nul besoin normal, est une source de dépenses pour l'État ainsi que pour le peuple.

En 1834, une banque nationale fut établie à Rome pour la première fois, et l'on publia un Code complet de lois et de règlements pour toutes les administrations publiques. L'année suivante, on frappa une monnaie nouvelle, plus exactement réduite au système décimal, auquel la monnaie d'or n'avait point été soumise jusqu'à cette époque. Le Forum romain fut entièrement restauré; et le monastère de Saint-Georges, remarquable édifice public, ainsi que la place et les rues qui l'environnent, furent réparés et embellis aux frais du Pape.

On exécuta aussi des travaux publics considérables à l'embouchure du Tibre et dans le port et la ville de Civita-Vecchia. Cette même année, l'Anio franchit les deux nouveaux tunnels construits pour le recevoir, et il fallut réparer les dégâts causés par l'inondation. Enfin, un cimetière qui avait été commencé hors les murs, à la basilique de Saint-Laurent, fut terminé et ouvert. Les inhumations y furent rendues obligatoires, et les sépultures défendues dans l'enceinte de la ville. En 1835, on inaugura les écoles du soir.

Dans l'ancienne Etrurie et sur les confins de la Toscane, des fouilles avaient été commencées pendant les années qui précédèrent le pontificat de Grégoire XVI; ce Pontife les fit continuer.

Dans les villes d'Arco della Baddia, Ponted'Asso ou Canino, dont Lucien Bonaparte avait même pris le titre, on avait découvert des objets précieux qui forment aujourd'hui une portion importante d'un musée de Londres; mais, indépendamment de ce que les Anglais avaient acheté, reçu ou pris, il restait dans le pays une quantité immense d'ustensiles de tout genre provenant de ces fouilles; lampes, poteries finement travaillées, bijoux en or, pierres fines, pièces de monnaie, colliers de femmes, cuirasses en or massif, se rencontraient

dans les sépultures de ces anciens peuples, attestant leur richesse et leur goût.

Grégoire XVI donna l'ordre d'acheter tout ce que l'on pourrait trouver encore de ces débris précieux. Il les réunit dans une galerie magnifique qui était autrefois l'appartement du cardinal bibliothécaire, inoccupé depuis plusieurs années.

C'est ce qu'on appelle aujourd'hui le musée étrusque.

Le 2 février 1837, au jour anniversaire de son élection, Grégoire en fit l'inauguration solennelle; deux ans plus tard, toujours à la même date, il ouvrait un second musée, dit le musée égyptien, qui complète le premier au-dessous duquel il se trouve. Ce musée égyptien ne compte pas moins de neuf salles, comme le précédent. Les découvertes de l'alphabet égyptien par Joung et Champollion donnèrent à ces collections toute leur importance et en font l'une des plus précieuses de l'Europe.

Outre ces créations, Grégoire XVI augmenta la galerie des tableaux, ajouta une aile au palais qui contient la bibliothèque; il fit vitrer les loges de Raphaël, afin de préserver du contact de l'air et du soleil qui les endommageaient ces fresques incomparables; il les sauva ainsi d'une ruine prochaine. Enfin, il restaura complètement la chapelle Pauline, au Vatican. Par son ordre, M^{sr} Tosti, son trésorier, répara le palais de Latran, depuis longtemps inhabité. Le Pape en fit un nouveau musée où il réunit en de vastes galeries les chefs-d'œuvre qui ne pouvaient trouver place dans celles du Vatican.

Après cette longue énumération qui prouve le zèle intelligent du Pontife pour l'avancement des sciences et du progrès, on ne sera pas peu surpris de lire les appréciations d'un écrivain italien, Vitali, qui, sous prétexte d'écrire l'histoire de ces temps troublés, s'est fait l'accusateur passionné du Pape.

Larousse, naturellement, ne pouvait manquer de recueillir ces faussetés.

« Comme tous les Italiens, dit l'indigeste dictionnaire, Grégoire XVI aimait les arts. On lui doit la

reconstruction de Saint-Paul-hors-les-murs (1), le musée étrusque et d'autres œuvres d'art achevées ou entreprises. En revanche, il ne voulut jamais entendre parler de science et d'industrie, de réparations de routes, ni d'établissement de télégraphes ou de chemins de fer. Ce fut à grand-peine qu'on obtint de lui la permission d'instituer un service de bateaux à vapeur sur le Tibre.

» Il eut en horreur les savants, continue Larousse, et combla d'honneur et de présents les nobles et les membres du clergé. En un mot, il se montra fidèle à la mission qu'il semblait s'être donné d'étouffer toute tendance libérale.... »

Et il conclut!

« L'Italie, sous Grégoire XVI, sembla revenir aux beaux jours du moine Hildebrand, et plus le monde marchait en avant, plus ce Pape s'opposait aux bienfaits de la civilisation et du progrès!!! »

» On put accuser Grégoire XVI d'avoir méconnues les lois du progrès et provoqué, par sa haine des lumières, les passions révolutionnaires! »

Comprend-on que les passions révolutionnaires et antireligieuses puissent pousser des écrivains qui se prétendent sérieux à émettre de si grossiers mensonges?

Les juifs, eux, étaient plus impartiaux; ils jugeaient autrement celui qui les traitait avec une bienveillance qu'ils se plaisaient à reconnaître publiquement. Ce sentiment des juifs pour Grégoire XVI se manifesta d'une façon touchante qui pourrait servir de leçon à tous les détracteurs de ce doux Pontife.

Le Pape actuel, écrivait en 1844 le chevalier Drake, ce souverain au cœur sensible, grand, magnanime et clément, traite si favorablement les juifs de Rome, qu'ils lui ont voté, en témoignage de leur reconnaissance, un don magnifique consistant en un volume de divers modèles de calligraphie hébraïque, couvert d'une reliure dont le fini travail fait oublier la richesse de l'or. Toutes les pièces de cette collection sont des compositions poétiques qui célèbrent les vertus du prince propice aux restes de la dispersion de Juda, et des prières pour la conservation et la propriété du souverain, père si bon de tous ses sujets. Ce que les Israélites romains ont exprimé dans ce volume, il se plaisent à le répéter, avec une profonde sensibilité, dans toutes leurs conversations avec les chrétiens.

Au commencement de l'année 1844, le Tibre inonda le quartier juif de Rome. Pendant la durée

(1) Notons en passant cette nouvelle inexactitude, puisque Léon XII et Pie VIII avaient activement poussé cette reconstruction.

de ce désastre, le Saint-Père envoyait tous les jours sur les bateaux d'abondantes provisions à la nombreuse population israélite, réfugiée dans les étages supérieurs des maisons (1). »

XI. LE CHOLÉRA A ROME — LE PAPE RECUEILLE LES ORPHELINS — AMBASSADEURS OTTOMANS — LES NEVEUX DU PAPE LA BASILIQUE DE SAINT-PAUL-HORS-LES-MURS

Grégoire XVI veillait à tous ces travaux, quand, en 1837, le choléra fit son apparition dans la Ville Éternelle. Une Commission sanitaire fut créée pour combattre le fléau qui déjà ravageait Ancône. Bientôt, à Rome, les hôpitaux ne suffisant plus, il fallut en trouver de nouveaux. Grégoire XVI pourvut à tout par ses aumônes; il pria le collègue anglais de céder la place aux cholériques; il organisa dans Rome une procession solennelle qu'il suivit, comme autrefois Belzunce à Marseille. Pendant un an, le fléau sévit sur Rome et fit monter de six à douze mille le chiffre des décès annuels.

De cette mortalité résultèrent des charges nouvelles. Le Saint-Père ouvrit une souscription en vue de secourir les orphelins que le choléra avait multipliés. Grâce à l'initiative du Pape, la charité enfanta des merveilles, les communautés rivalisèrent de générosité et se chargèrent d'élever les petits enfants orphelins.

Quand le fléau se fut éloigné, raconte le cardinal Wiseman, Rome vit un spectacle extraordinaire, même dans cette ville qui en voit de toutes sortes; ce fut l'arrivée de deux ambassadeurs ottomans. Le premier, Ahmed-Fethi-Pacha, allait à Paris; le second, encore plus célèbre, Redschid-Pacha, ministre de Mahmoud II à Londres, venait remercier le Pape de la bienveillance qu'il avait témoignée à son collègue. Je me souviens du mot de l'un de ces Turcs intelligents, à qui l'on montrait le Panthéon, en lui apprenant ce qu'il était autrefois. « Où sont, demanda-t-il, les statues des dieux païens? — On n'a pas manqué de les enlever quand le temple fut voué au culte chrétien » fut la réponse bien naturelle. « Non, répondit-il, je

(1) De l'Harmonie entre l'Église et la Synagogue par le chevalier P.-L.-B. DRAKE. Paris, Paul Mellier, 1844, t. I^{er}, p. 241.

les y aurais laissés debout, afin de faire voir comment le vrai Dieu les avait vaincus dans leur propre maison. »

Afin d'éviter tout reproche de népotisme, dès le début de son pontificat, Grégoire XVI n'avait voulu permettre à aucun de ses parents de venir à Rome. Une cousine qu'il avait à peine connue, mais qui était très fière d'avoir le Saint-Père pour cousin, — je crois même qu'elle l'appelait son oncle, — allait se marier, et elle désirait vivement que le Souverain Pontife bénît son mariage. Elle fit présenter sa requête à Grégoire XVI, qui se contenta de répondre: « Dites à cette enfant qu'elle a son curé; cela suffit. »

Bien qu'il nous faille ici anticiper un peu, — et puisque d'ailleurs nous ne nous astreignons point à suivre un ordre strictement chronologique, — nous mentionnerons que ce fut vers cette époque que Grégoire XVI vit s'achever la première partie de la reconstruction de la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs. On sait que, dans la nuit du 15 au 16 juillet 1823, le feu avait dévoré cet édifice.

Les Papes Léon XII et Pie VIII avaient voulu réparer le désastre. Les princes de la chrétienté s'étaient empressés de répondre à leur appel, et les dons des fidèles s'élevèrent à une telle somme qu'avec le revenu annuel (50 000 écus!) on avait songé à rebâtir la basilique plus riche et plus belle qu'elle n'était auparavant.

En 1840, le transept et le maître-autel étaient terminés, et, le 5 octobre, Grégoire XVI en faisait la dédicace solennelle. Ce ne fut que quatorze ans plus tard (10 décembre 1854) que Pie IX put consacrer l'édifice entièrement achevé, au moins à l'intérieur, car le portail de la façade n'a été terminé qu'en 1891.

Le souvenir de la cérémonie présidée par Grégoire XVI est rappelé par une statue gigantesque de ce Pape, exécutée par Rinaldo-Rinaldi, et qui se dresse dans le vestibule.

L'ancienne basilique possédait les portraits à fresque de tous les Papes; quarante seulement avaient échappé à l'incendie de 1823. On les remplaça tous dans la grande et la petite nef, au-dessus de l'entablement, non pas en fresques, mais



LE BAPTISTÈRE DE CONSTANTIN

en mosaïques, exécutées dans les célèbres ateliers du Vatican.

On y voit tous les Pontifes qui ont gouverné l'Église depuis saint Pierre jusqu'à Léon XIII.

XII. GRÉGOIRE XVI LUTTE CONTRE LES SOCIÉTÉS SECRÈTES — MAZZINI ET LA « JEUNE ITALIE » — ROLE DE QUELQUES PRÊTRES ET NOBLES ITALIENS — ATTITUDE DES GOUVERNEMENTS — HOSTILITÉ OUVERTE DE L'ANGLETERRE

Tandis que Grégoire XVI s'intéressait aux embellissements de la Ville Éternelle et à la bonne administration de ses États, se reposant des détails sur son fidèle ministre Lambruschini, il continuait, pilote vigilant, à gouverner la barque de l'Église.

Des vents furieux soufflaient de toutes parts, et les embauchements révolutionnaires amenaient contre la nef, toujours secouée, toujours victorieuse, de nouvelles recrues.

Joseph Mazzini, né à Gênes en 1810, commençait déjà à répandre, d'abord dans l'*Indicateur génois*, puis dans l'*Indicateur livournaïse*, les premières erreurs politiques et sociales qui devaient enfanter tant de crimes et de bouleversements. Chassé de Gênes, à la suite d'un procès, il s'était enfui à Marseille. Là, il se rencontre avec trois Piémontais : Bianchi, Santi et Rimini. Ces premiers complices lui fournissent les éléments d'une nouvelle branche des Sociétés secrètes; il l'appelle la *jeune Italie*.

A la société naissante, Mazzini donna pour devise : *Dio e popolo*, Dieu et le peuple, laissant entendre par là, qu'entre Dieu et le peuple, il n'admettait aucun intermédiaire, ni politique, ni religieux.

D'accord avec les carbonari pour faire la guerre au catholicisme, qui, selon eux, avait fait son temps, les membres de la *jeune Italie* en différaient sur d'autres points. S'inspirant de leur titre, ils n'admettaient parmi eux que les jeunes; tout homme mûr était exclu de leurs rangs. Au reste, même haine des étrangers, même animosité contre toute autorité légitime.

Dès l'origine, l'unité de la péninsule fut leur but; le poignard, les insurrections générales ou partielles, leur moyen.

La République leur parut le seul mode de gouvernement possible; toutefois, cette préférence n'était pas si exclusive qu'ils n'eussent consenti, comme ils le proposèrent à Charles-Félix en 1831, à garder un monarque, si celui-ci se fût résigné au rôle de protégé de la Révolution et des Loges. Victor-Emmanuel en 1870, et Humbert de nos jours sont-ils autre chose que les serviteurs couronnés, destinés à disparaître sitôt qu'on croira pouvoir se passer de leurs services?

Mazzini n'osa point s'adresser à Grégoire XVI, comme il eut l'audace de le faire à Pie IX, en 1846, dans une lettre datée de Londres. George Sand traduisit cette lettre en français et la publia dans le *Constitutionnel* du 7 février 1848, avec une préface et un commentaire, puis en brochure, sous ce titre : *République et Royauté en Italie, aperçus historiques et documents relatifs à l'insurrection de la Lombardie et à la guerre royale de 1848*. Il ne lui offrit pas de devenir le chef illusoire de l'Italie « une et indivisible ».

Exilé à Marseille en 1831, comme nous l'avons dit, Mazzini passa bientôt après en Suisse, où il trouva des émigrés Polonais et des Allemands, chassés aussi de leur patrie. De là, il vint en Angleterre, d'où il dirigera l'expédition de Savoie, conduite assez maladroitement d'ailleurs par Ramorino, que les Loges, honteuses de l'insuccès, ne manquèrent pas d'accuser de trahison.

Grégoire XVI eut la douleur de compter au nombre des factieux enrôlés par les Sociétés secrètes et par la *jeune Italie* un certain nombre de prêtres : Muzzarelli, Achilli, Gazzola, Gavazzi, le trop fameux Gioberti, et quelques autres abbés démagogues, prêtres aussi dépourvus de science que de conscience, grisés par les mots d'indépendance et de liberté, ne comprenant pas l'abus qu'on allait en faire.

Chose curieuse! parmi tous ces apostats,

dont les Ventes ont fait plus tard des martyrs et des victimes, il ne s'en rencontra pas un dans lequel on eût assez de confiance pour lui donner un poste important. On consentait bien à s'en servir comme prédicateurs de la cause sociale dans les tabagies et les cabarets, mais nul d'entre eux n'était admis dans les mystères du Conseil des Ventes, d'où partait le mot d'ordre.

Il en fut de même dans les rangs de la noblesse, qui offrit l'exemple de défections honteuses. A cette aristocratie romaine et italienne qui doit presque tout son prestige au Saint-Siège, Mazzini fit entendre que l'heure était venue pour elle de s'affranchir de la tutelle des prêtres, et que les gentils-hommes étaient aussi capables, bien plus capables que ces derniers, de diriger les affaires publiques.

Il n'en fallait pas tant pour exciter les convoitises et réveiller les ambitions.

Dans les dernières années de son pontificat, Grégoire XVI eut donc la douleur de voir plus d'un descendant de ces familles patriciennes, en d'autres temps l'honneur de l'Église, prêter une oreille docile aux avances de la secte et s'enrôler dans les Sociétés ténébreuses.

Hélas! cette même douleur ne sera pas davantage épargnée à Pie IX et à Léon XIII!

De son repaire de Londres, où il vivait toujours caché et protégé, Mazzini soufflait la haine et la révolte. Il venait d'y fonder, en 1842, une feuille nouvelle, l'*Apostolato popolare*, qui, chaque semaine, propageait au loin ses doctrines et portait en Italie le ferment de tous les désordres.

Le gouvernement de Louis-Philippe n'était ni de taille ni d'humeur à enrayer le mouvement; mais celui de Londres favorisait ouvertement les complots qui se tramaient près de lui et avec son approbation tacite contre le Pontife et le gouvernement de Rome.

Tandis que Michelet, Eugène Sue et Quinet en France attaquaient les Jésuites et tournaient en ridicule la religion et le pape, l'Angleterre imprimait, tantôt à Londres, tantôt à Malte, les brochures les

plus incendiaires qu'elle faisait circuler en Italie sous le manteau de ses agents officiels ou de ses émissaires secrets.

C'est ainsi que le protestantisme battait en brèche le trône du Souverain Pontife, tandis que l'abbé Gioberti, dans son livre *Il Gesuita moderno*, développait, pour l'usage des révolutionnaires et des francs-maçons, l'idée d'un pontificat *civil* alors rêvé par tous les ennemis du Saint-Siège, idée qui devait aboutir à la spoliation de 1870 (1).

XIII. LA PROPAGANDE DE MAZZINI — LES « CONGRÈS SCIENTIFIQUES » — GRÉGOIRE XVI S'OPPOSE AVEC RAISON A LEUR RÉUNION DANS ROME — BUT SECRET DE LA SECTE — ROLE DE GRÉGOIRE XVI ET DE LAMBRUSCHINI

Parmi les autres moyens alors employés contre le Pape furent les Congrès qui se réunirent successivement à Turin, à Florence, à Naples, à Milan, à Gênes et à Venise. Dans la biographie de Daniel Manin (2), nous avons vu que ces Congrès, qui s'intitulaient *scientifiques*, tout en s'occupant sans doute de sciences naturelles ou d'études économiques, étaient surtout les foyers d'où partirent les idées les plus révolutionnaires.

L'action des Sociétés secrètes s'y montrait évidente par les propositions que ces orateurs étaient chargés de faire prévaloir. C'est surtout dans ces réunions que la *jeune Italie* surchauffait les esprits, aiguillant les convoitises, et passait ses troupes en revue.

Plus clairvoyant que la plupart des princes italiens, Grégoire XVI saisit du premier coup d'œil quel péril se cachait sous ces Congrès prétendus scientifiques. En vain lui demanda-t-on d'en tenir un à Rome; les sollicitations échouèrent devant son inébranlable fermeté. Le Pape eut la sagesse de refuser pour la Ville Éternelle la tenue

(1) Celui qui, avec Garibaldi, avait été l'instigateur de cette révolution, Mazzini, mourut deux ans après dans la ville de Pise. Ses écrits forment dix volumes et ils ont été réunis, en 1881, par G. Daelli, éditeur, à Milan.

(2) N° 208 des *Contemporains*.